

4

Le système d'économie bouddhiste

« Gagner son pain honnêtement » est l'un des préceptes du Noble Sentier à huit voies de Bouddha. Il doit donc exister une science économique bouddhiste.

Les pays bouddhistes ont souvent affirmé vouloir rester fidèles à leur héritage. Il en va ainsi de la République de Birmanie. « La Nouvelle Birmanie ne voit aucun conflit entre les valeurs religieuses et le progrès économique. Santé spirituelle et bien-être matériel ne sont pas ennemis, mais alliés naturels ¹. » « Nous pouvons concilier avec succès les valeurs spirituelles et religieuses de notre héritage et les bénéfices de la technologie moderne ². » Ou encore : « Nous autres Birmans avons le devoir sacré de conformer aussi bien nos rêves que nos actes à notre foi. C'est ce que nous ferons toujours ³. »

Malgré tout, de tels pays affectent invariablement de pouvoir calquer leurs plans de développement économique sur l'économie moderne. Ils appellent en consultation des économistes modernes de pays dits avancés, pour établir la politique à suivre et pour échafauder le grandiose projet de développement : plan quinquennal ou autre, quel que soit le nom qu'on lui donne. Personne ne semble songer qu'un style de vie bouddhiste réclame une économie bouddhiste, tout comme le style de vie matérialiste moderne a fait naître l'économie moderne.

Les économistes eux-mêmes, comme la plupart des spécialistes, souffrent normalement d'une sorte de cécité métaphysique, et tiennent leur spécialité pour une science aux vérités absolues et immuables, sans aucun présupposé. Certains vont même jusqu'à clamer que les lois économiques sont aussi indépendantes de la « métaphysique » ou des « valeurs » que l'est la loi de la gravi-

tation. Point n'est pourtant besoin d'entrer dans des querelles de méthodologie. Prenons plutôt quelques uns des principes et voyons à quoi ils ressemblent, du double point de vue de l'économiste moderne et de l'économiste bouddhiste.

Le travail humain est unanimement admis comme source fondamentale de richesse. L'économiste moderne en est arrivé à considérer désormais le « travail » comme un mal nécessaire, ou à peine plus. Pour l'employeur, c'est en tout cas un simple élément de coût, qu'il convient de réduire à un minimum, faute de pouvoir l'éliminer complètement, disons, par l'automatisation. Pour l'ouvrier, le travail n'a pas d'utilité en soi. (Il est ce que les économistes nomment une « désutilité ».) Travailler revient à sacrifier son temps de loisirs et son confort, le salaire n'étant qu'une sorte de compensation reçue pour ce sacrifice. L'idéal est donc, pour l'employeur, de produire sans employés et, pour l'employé, d'avoir un revenu sans travailler.

Les conséquences, aussi bien théoriques que pratiques, de telles attitudes, sont bien sûr d'une très grande portée. Si l'idéal, en ce qui concerne le travail, est de s'en délivrer, toute méthode qui « allège la charge de travail » est bonne. La méthode la plus efficace, proche de l'automatisation, est celle dite « division du travail ». L'usine d'épingles, dont Adam Smith a fait la louange dans *La Richesse des nations*⁴, en est l'illustration classique. Il ne s'agit pas ici d'une spécialisation ordinaire, pratiquée par l'humanité depuis la nuit des temps, mais de la division de chaque processus global de production en infimes parties. Ainsi peut-on fabriquer le produit final à une cadence accélérée, sans jamais demander à l'ouvrier de contribution autre qu'insignifiante, le plus souvent réduite à un banal mouvement de jambes ou de bras.

Du point de vue du bouddhisme, la fonction du travail est au moins triple. Donner à l'homme la chance d'exploiter et de développer ses facultés. Lui permettre de dominer son égocentrisme en participant avec d'autres à une tâche commune. Produire les biens et les services nécessaires à une existence décente. Les conséquences d'une telle optique sont, ici encore, infinies. Organiser le travail de sorte à lui ôter toute signification, à le rendre ennuyeux, absurde, à en faire un véritable supplice pour les nerfs de l'ouvrier, friserait l'acte criminel. Ce serait faire

preuve d'un plus grand intérêt pour les choses que pour les gens, d'un dangereux manque de compassion et d'un degré d'attachement à l'aspect le plus primitif de cette existence terrestre, nuisible pour l'âme. De la même manière, vouloir faire des loisirs une alternative au travail passerait pour une totale méconnaissance de l'une des vérités les plus fondamentales de l'existence humaine, à savoir : que le travail et les loisirs sont des parties complémentaires d'un même processus d'existence, que l'on ne saurait séparer sans ruiner la joie que procure le travail et la félicité qu'apportent les loisirs.

Du point de vue bouddhiste, il existe donc deux types de mécanisation qu'il convient de distinguer clairement : celle qui met en valeur l'adresse et les dons d'un ouvrier, et celle qui confie le travail de l'ouvrier à un esclave mécanique, l'ouvrier se retrouvant lui-même au service de l'esclave. Comment distinguer ces types l'un de l'autre ? Ananda K. Coomaraswamy, aussi compétent pour parler de l'Occident moderne que de l'Orient ancien, nous dit : « L'artisan lui-même peut toujours, le cas échéant, faire la distinction subtile entre la machine et l'outil. Le métier à tisser des tapis est un outil, une invention qui maintient tendus les fils de la chaîne afin que les artisans puissent, de leurs doigts, nouer les poils du tapis autour de ces fils. Le métier mécanique est, au contraire, une machine, qui joue un rôle important dans la dégradation de la culture parce qu'elle accomplit la partie essentiellement humaine du travail ». » L'économie bouddhiste — cela est bien clair — doit donc être très différente de celle du matérialisme moderne, puisque le bouddhiste conçoit l'essence de la civilisation non comme une multiplication des besoins, mais comme la purification du caractère de l'homme, caractère que forge, en premier lieu, le travail. Le travail consacre par ailleurs ceux qui l'exécutent, ainsi que leurs produits, lorsque les conditions mêmes de son exécution respectent la dignité et la liberté humaines. Le philosophe et économiste indien, J.C. Kumarappa, résume la question en ces termes :

« Si la nature du travail est correctement appréciée et respectée, elle entretiendra le même rapport à l'égard des facultés supérieures que la nourriture à l'égard du corps. Le

travail nourrit et stimule les penchants nobles de l'homme. Il le pousse à produire au mieux de ses capacités. Il dirige son libre arbitre sur la bonne voie. Il discipline le côté animal qui se trouve en lui en le canalisant progressivement. Il procure à l'homme un excellent fond pour découvrir son échelle de valeurs et développer sa personnalité ⁶. »

Si un homme n'a pas la chance d'obtenir du travail, il se trouve dans une situation désespérée, non pas simplement parce qu'il ne dispose d'aucun revenu, mais parce qu'il est privé de ce facteur que rien ne peut remplacer : le travail discipliné, qui nourrit et stimule. Un économiste moderne peut se lancer dans de très savants calculs pour savoir si le plein emploi « paie », ou s'il serait plus « économique » de faire marcher une économie au-dessous du plein emploi, de façon à assurer une plus grande mobilité de la main-d'œuvre, une meilleure stabilité des salaires, et ainsi de suite. Pour lui, le critère fondamental du succès est uniquement la quantité totale de biens produits pendant une période donnée. « Si l'utilité marginale des biens est minime, écrit le Professeur Galbraith dans *L'Ere de l'Opulence*, la nécessité d'employer la main-d'œuvre jusqu'au dernier homme ou jusqu'au dernier million d'hommes ne se fait pas davantage sentir. » Et, plus loin : « Si notre besoin de production est tellement restreint que nous puissions nous permettre un certain chômage dans l'intérêt de la stabilité — proposition, notons-le en passant, qui a des antécédents authentiquement conservateurs — nous pouvons aussi accorder aux chômeurs les biens qui leur permettent de conserver leur niveau de vie ⁷. »

D'un point de vue bouddhiste, c'est le monde renversé que d'estimer les biens plus que les gens, et la consommation plus que l'activité créatrice. Cela revient à déplacer le centre d'intérêt de l'ouvrier au produit de son travail, c'est-à-dire de l'humain au sous-humain : c'est là une véritable reddition aux forces du mal. Le point de départ même de la planification économique bouddhiste serait une planification du plein emploi, dans le but principal, en fait, d'assurer un emploi à tous ceux qui ont besoin de travailler « au-dehors ». Rien à voir avec la maximisation de l'emploi ou la maximisation de la production. Les femmes, somme

toute, n'ont pas besoin de travailler « au-dehors ». L'embauche à grande échelle de femmes, dans les bureaux et les usines, serait considérée comme un signe d'échec économique sérieux. Il serait en particulier aussi peu économique, du point de vue de l'économie bouddhiste, de laisser les mères de jeunes enfants travailler en usine pendant que leurs enfants sont livrés à eux-mêmes, que d'envoyer un ouvrier spécialisé à la guerre, du point de vue de l'économie moderne.

Tandis que les richesses intéressent plus que tout le matérialiste, la libération représente le souci numéro un du bouddhiste. Mais le bouddhisme, « La Voie du Milieu », n'est en aucun cas opposé au bien-être physique. Ce n'est pas la richesse qui fait obstacle à la libération, mais l'attachement à la richesse ; ce n'est pas non plus le plaisir que procurent les choses agréables qui est condamnable, mais le désir ardent de les obtenir. Simplicité et non-violence sont donc les dominantes de l'économie bouddhiste. Pour un économiste, l'aspect merveilleux du style de vie bouddhiste réside dans sa rationalité absolue : des moyens étonnamment faibles conduisant à d'extraordinairement bons résultats.

L'économiste moderne éprouve beaucoup de difficultés à comprendre cela. Habitué qu'il est à évaluer le « niveau de vie » d'après le montant de la consommation annuelle, il postule constamment qu'un homme qui consomme davantage « vit mieux » que celui qui consomme moins. Un économiste bouddhiste tiendrait cette approche pour le comble de l'irrationnel : puisque la consommation n'est qu'un moyen du bien-être de l'homme, le but devrait être d'obtenir le maximum de bien-être par le minimum de consommation. Ainsi, si la fonction des habits est de nous tenir chaud et de nous donner une agréable apparence, il faut atteindre ce but avec le moins d'efforts possible, donc avec un moindre gâchis d'étoffe par an, et en choisissant les modèles qui requièrent le minimum de peine. Moins on prend de peine, plus on peut consacrer de temps et de force à la créativité artistique. Il serait, par exemple, grandement anti-économique de se lancer dans des coupes compliquées, comme on en voit dans l'Occident moderne, quand on peut obtenir un bien plus bel effet en se drapant habilement dans une étoffe non coupée. Ce serait

le comble de la folie que de fabriquer du tissu qui s'use rapidement, et le comble de la barbarie que de fabriquer quelque chose de laid ou de piètre apparence. L'habillement ne constitue pas un exemple à part. Il en va de même de tout ce dont l'homme a besoin. Propriété et consommation des biens sont des moyens en vue d'une fin. L'économie bouddhiste étudie systématiquement comment atteindre des fins données avec un minimum de moyens.

L'économie moderne, au contraire, considère la consommation comme la seule fin et le seul but de toute activité économique, les facteurs de production — terre, travail, capital — en étant les moyens. En résumé, alors que l'économie bouddhiste recherche le maximum de satisfactions humaines grâce au choix d'un modèle de consommation optimal, l'économie moderne tend à maximiser la consommation à travers un mode optimal d'effort de production. Il est facile de voir que l'effort que demande un style de vie tourné vers le modèle de consommation optimal sera, selon toute vraisemblance, plus faible que l'effort demandé par une course à la consommation maximale. Ne soyons donc pas surpris que les hommes vivent beaucoup moins tendus et sous pression en Birmanie, par exemple, qu'aux Etats-Unis, même si le nombre des machines qui économisent la main-d'œuvre ne représente, en Birmanie, qu'une infime fraction du nombre de celles qui sont en service aux Etats-Unis.

Simplicité et non-violence sont, de toute évidence, étroitement liées. Le modèle de consommation optimal, qui procure aux hommes un haut degré de satisfaction grâce à une consommation relativement faible, permet aux gens de vivre sans grande tension. Ils peuvent alors obéir au Premier Commandement de l'enseignement bouddhiste : « Cesse de faire le mal ; cherche à faire le bien. » Comme les ressources physiques sont partout limitées, ceux dont les besoins sont satisfaits par un faible emprunt aux ressources naturelles risquent certainement moins d'en venir aux mains, que ceux qui consomment en quantité. Pareillement, ceux qui vivent dans de petites communautés, presque en autarcie, courent moins de risques de se trouver confrontés à la violence à grande échelle, que ceux dont l'existence dépend de systèmes commerciaux à l'échelle mondiale.

Pour l'économie bouddhiste, une production tirée des ressources locales pour les besoins locaux est donc le style de vie économique le plus rationnel. Dépendre d'importations de l'étranger et, par conséquent, devoir produire pour l'exportation des biens destinés à des peuples inconnus et lointains, représente par contre le summum du non-économique, et ne se justifie que dans des cas exceptionnels, et à petite échelle. Tout comme l'économiste moderne tient pour une calamité, et non pour le signe d'un haut niveau de vie, un temps élevé de transport entre le domicile d'un individu et son lieu de travail, l'économiste bouddhiste soutient que satisfaire les besoins des hommes à partir de sources lointaines plutôt que des voisines est signe d'échec, bien plus que de succès. L'économiste moderne a tendance à considérer les statistiques montrant un accroissement du nombre de tonnes/kilomètre par habitant véhiculées par les moyens de transport d'un pays comme une preuve de progrès économique. Pour l'économiste bouddhiste, au contraire, les mêmes statistiques indiqueraient plutôt une dégradation fort peu souhaitable du *mode* de consommation.

Une autre différence frappante entre les deux systèmes économiques a trait à l'emploi des ressources naturelles. L'éminent philosophe politique français, Bertrand de Jouvenel, a caractérisé l'« homme occidental » en des termes qui peuvent tout à fait correspondre à la description de l'économiste moderne :

« Dans une société hautement organisée comme est la nôtre, la nature disparaît derrière la masse organisée des semblables ; l'individu croit vivre de ses rapports avec ses semblables, des services qu'il leur rend, des retours qu'il en obtient ; il ne sait plus qu'il vit des prélèvements opérés par la population dont il est membre sur son environnement naturel. Tout ce dont il use lui apparaît produit du travail humain ; et c'est vrai quant à la forme ; mais quant à la substance elle est empruntée à la nature. (...) L'homme se nourrit de matière vivante. (...) [Or] le trajet de la matière vivante n'est pas à sens unique, (...) il forme un circuit, un cycle. On dira alors que la population humaine

s'insère dans un écosystème, en communauté biotique avec d'autres formes de vie. (. . .)

« Qu'est-ce que la "civilisation" ? Au sens étymologique, c'est l'urbanisation. Ce qui est caractéristique de la vie urbaine, c'est que l'homme n'y rencontre la vie que sous la forme de son semblable, et tout ce qu'il voit autour de lui est du minéral organisé.

« Cette situation est extrêmement propice à l'oubli des conditions écologiques de l'existence humaine. Et par conséquent il est au moins plausible qu'il existe (. . .) une tendance inhérente de la civilisation à ruiner les conditions d'existence de l'homme ». »

Les enseignements de Bouddha prescrivent par contre de témoigner d'une attitude respectueuse et non-violente, non seulement à l'égard de tous les êtres sensibles mais aussi — on y insiste — à l'égard des arbres. Chaque disciple de Bouddha se doit de planter un arbre tous les deux ou trois ans, et d'en prendre soin jusqu'à ce que celui-ci ait bien pris. L'économiste bouddhiste peut sans difficulté démontrer que l'observance universelle de cette règle entraînerait un haut niveau de développement économique véritable, qui n'aurait nul besoin d'une aide étrangère. La décadence économique du Sud-Est asiatique (comme de beaucoup d'autres régions du monde) est indubitablement due, en grande partie, à la négligence imprudente et scandaleuse dont on fait preuve à l'égard des arbres.

L'économie moderne ne distingue pas entre matières renouvelables et non renouvelables, dans la mesure où sa méthode même consiste à tout égaliser et à tout quantifier au moyen d'un prix évalué en termes monétaires. Ainsi, prenons diverses sources d'énergie, au choix, comme le charbon, le pétrole, le bois et la force hydraulique. La seule différence que leur reconnaît l'économie moderne est leur coût relatif par unité équivalente. La source d'énergie la moins chère est automatiquement celle qu'il faut préférer : agir autrement serait irrationnel et « non-économique ». Aux yeux d'un bouddhiste, cela ne conviendra pas du tout, naturellement. La différence essentielle entre énergies non renouvelables, comme le charbon et le pétrole, d'un côté, et énergies renou-

velables, comme le bois et la force hydraulique, de l'autre, ne peut pas être purement et simplement ignorée. On ne doit utiliser les biens non renouvelables qu'en cas de nécessité et, même alors, toujours avec le plus grand discernement et le plus profond souci de leur conservation. En faire un usage inconsidéré ou extravagant est un acte de violence. Or, même si la non-violence absolue ne peut pas être atteinte sur cette terre, l'homme a cependant le devoir inéluctable de tendre, par ses actes, à cet idéal de non-violence.

Un économiste européen moderne ne considérerait certes pas que vendre à des prix intéressants à l'Amérique tous les trésors de l'art européen soit un grand succès économique. De la même manière, l'économiste bouddhiste insiste sur le fait qu'une population qui fonde sa vie économique sur des énergies non renouvelables vit en parasite, sur son capital et non de son revenu. Un tel mode de vie ne saurait durer en permanence et ne peut à la rigueur se justifier que comme un expédient purement provisoire. Les ressources du monde en énergies non renouvelables — charbon, pétrole et gaz naturel — sont loin d'être uniformément réparties à travers le globe. De plus, elles existent sans aucun doute en quantité limitée. Il est donc évident que leur exploitation toujours plus importante est un acte de violence perpétré contre la nature, qui doit presque inévitablement conduire à la violence entre les hommes.

Ce seul fait devrait donner matière à réflexion, même à ces gens des pays bouddhistes qui se moquent des valeurs religieuses et spirituelles de leur héritage, et désirent ardemment embrasser, le plus vite possible, le matérialisme de l'économie moderne. Avant de rejeter l'économie bouddhiste comme, au mieux, un rêve nostalgique, ils feraient bien d'examiner si le chemin du développement économique tracé par l'économie moderne a des chances de les conduire là où ils veulent aller vraiment. Vers la fin de son livre courageux, *The Challenge of Man's Future*, le Professeur Harrison Brown, du *California Institute of Technology* [Institut de Technologie de Californie], dresse le bilan suivant :

« Nous voyons donc que, tout comme la société industrielle est fondamentalement instable et susceptible d'un

retour à l'existence agraire, de même, dans cette société, les conditions de la liberté individuelle sont instables et ne peuvent pas toujours empêcher l'avènement d'une organisation rigide et d'un contrôle totalitaire. En vérité, si nous examinons toutes les difficultés prévisibles qui menacent la survie de la civilisation industrielle, il est malaisé de déceler une éventuelle compatibilité entre l'existence de la stabilité et le maintien de la liberté individuelle⁹. »

Même si l'on devait rejeter cela comme une perspective à long terme, il reste la question immédiate de savoir si la « modernisation », telle qu'elle est pratiquée aujourd'hui, sans égard pour les valeurs religieuses et spirituelles, donne vraiment des résultats satisfaisants. En ce qui concerne les masses, les résultats apparaissent désastreux : effondrement de l'économie rurale, vague montante du chômage dans les villes et les campagnes, et croissance du prolétariat urbain privé de nourritures corporelles et spirituelles.

C'est à la double lumière de l'expérience immédiate et des perspectives à long terme que l'on pourrait recommander l'étude de l'économie bouddhiste, même à ceux pour qui la croissance économique est plus importante que n'importe quelle valeur spirituelle ou religieuse. Car il ne s'agit pas de choisir entre « croissance moderne » et « stagnation traditionnelle ». Il s'agit plutôt de trouver le vrai chemin du développement, la Voie du Milieu entre l'insouciance matérialiste et l'immobilité traditionaliste; en résumé, de trouver comment « gagner son pain honnêtement ».